L'ABEILLE
DU
1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publierons cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques ; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigents.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

LA GRÈVE.

La situation semble se compliquer et s'aggraver singulièrement, dans la région où sévit la grève. Les opérateurs voient avec terreur s'épuiser les approvisionnements de charbon, et les extractions qui se font actuellement, ne sont pas suffisantes pour répondre aux besoins du moment. Ils veulent absolument, coûte que coûte, et par tous les moyens possibles, reprendre les travaux. Pour la première fois, nous entendons parler de l'intervention des fusils Gatling et de la police de Pinkerton.

D'un autre côté, les chefs de la grève tiennent bon. Grâce aux attroupements qu'ils ont su former et enrégimenter en quelque sorte ; grâce aux camps qu'ils ont eu l'habileté d'établir, à droite et à gauche, et au moyen desquels ils sont arrivés à mettre les mines en état de siège, le travail ne reprend pas, ou ne reprend que par petits groupes isolés. La masse reste inerte, assez disposée à se remettre à l'œuvre ; car les provisions s'épuisent, l'argent devient rare et les familles commencent à souffrir de la faim ; mais elle est intimidée et retenue par la peur. Hier, en entendant proférer certaines menaces par les opérateurs, le chef des meneurs de la grève, Ratchford, en riait et en plaisantait, et il reprochait à ses adversaires de préférer l'effusion du sang à un arrangement à l'amiable.

Pendant ce temps-là, la détresse augmente, les enfants crient, les femmes pleurent ; tout le monde souffre. Il se forme des sociétés de secours pour alléger toutes ces misères, et nous avons grand'peur que toutes ces aumônes, dont on ne peut que louer les intentions, ne servent qu'à prolonger la situation et à aggraver le mal.

Il faut pourtant qu'un pareil état de choses ait un terme. Ce n'est pas en ne faisant rien et en empêchant les autres de travailler que les ouvriers arriveront à améliorer leur sort et celui de leurs familles. La grève a, toujours et partout, été une institution mauvaise, en théorie comme en pratique. Elle n'a jamais produit que des fruits amers. Elle est jugée et condamnée ; elle a fait banqueroute. Quant à l'emploi de l'intimidation et de la violence, c'est là un moyen encore plus usé que celui de la grève, dont il n'est que le dernier mot.

Les préparatifs en Russie.

Au fur et à mesure que le temps marche, écrit-on de Saint-Petersbourg, le voyage du Président de la République en Russie s'annonce de plus en plus comme devant être une éclatante manifestation de sympathie de la nation russe tout entière pour la France. On ne déploiera peut-être pas en Russie autant de pompe et de goût artistique dans la mise en scène de la réception, car les conditions climatériques et d'autres encore ne le permettraient point, mais la large nature du Russe se manifestera certainement dans l'expression du plus chaleureux enthousiasme et de la plus cordiale hospitalité.

Dès à présent, la plupart de nos institutions publiques nomment des Commissions pour élaborer les plans des prochaines solennités. Le Conseil municipal entre autres, examine des projets de décoration des rues et places publiques, d'arc de triomphe en style russe, élégamment pavoisés et embellis de fleurs naturelles ; il discute le programme d'une grande fête populaire au Champ-de-Mars et les pyrotechniciens combinent des feux d'artifice extraordinaires. L'immense bazar de la perspective Newsky connu sous le nom de Gostinnoï Dvor sera probablement tout orné de plantes et de fleurs naturelles qui lui donneront un aspect féerique. Les propriétaires d'immeubles s'approvisionnent en abondance de toutes sortes d'accessoires pour illuminations, et commandent aussi des fleurs et des plantes pour l'embellissement des façades de leurs maisons. Les jardiniers sont accablés de commandes et les hôteliers de lettres et de télégrammes qui leur sont adressés de la province et de l'étranger pour retenir des chambres.

Il y aura, dit on, beaucoup de Français et d'Anglais qui viendront assister aux fêtes de réception. Parmi celles-ci une mention particulière sera due à la merveilleuse illumination des fontaines et du parc impérial de Peterhof, avec un superbe feu d'artifice tiré en rade et que la famille impériale, le Président Faure et sa suite, ainsi que les hauts dignitaires russes et les membres du corps diplomatique contempleront de la pittoresque terrace du jardin et du pavillon de Monplaisir, qui seront fantasquement illuminés.

Partout, en ville, on répare les rues, on badigeonne les maisons, on repeint les enseignes des magasins et jusqu'aux bornes des trottoirs. En un mot, Pétersbourg se met en frais de coquetterie et fait toilette pour recevoir dignement le Président Faure.

Les entrepreneurs de théâtres, vaux-hall de musique, cafés-concerts et autres établissements publics, rivalisent entre eux de préparatifs et l'on raconte, par exemple, des merveilles du spectacle et des divertissements que M. Raoul Gunsbourg, directeur du théâtre de Monte-Carlo, vient avec une troupe française pour donner des représentations devant la Cour impériale, au théâtre de camp de Krasnoé-Sélo, se propose d'organiser dans le vaste jardin de l'Aquarium au profit de l'accroissement du fonds destiné à la construction du nouvel hôpital français de Saint-Pétersbourg. La pose de la première pierre de cet édifice aura lieu, comme on le sait, en présence du Président Faure.

Les administrations des chemins de fer suburbains, et notamment de la ligne Baltique qui relie notre ville à Peterhof et à Krasnoé-Sélo, multiplieront considérablement le nombre habituel des trains.

Le colossal croiseur cuirassé de 12,500 tonneaux, dont les travaux seront inaugurés en présence de M. Faure, à l'usine Baltique, sera baptisé du nom de *Paris*.

Si l'on considère qu'au programme primitif sont déjà venues s'ajouter cette cérémonie et celle de la pose de la première pierre du pont de Troïtsky, si l'on envisage que chaque jour augmente le nombre des députations d'institutions publiques, de corporations, d'associations, etc., désireuses de venir présenter leurs hommages au chef du gouvernement français, il ne semble pas possible que le Président puisse se borner à ne passer qu'un jour à St-Pétersbourg. Il faudra qu'il se décide à abréger son temps de séjour à Peterhof pour lui permettre de revenir une seconde fois, pendant quelques heures, dans la capitale.

Disons encore qu'un grand nombre de bateaux à vapeur et autres embarcations sont déjà loués pour conduire en mer, au-devant de l'escadre française, une masse de Péterbourgeois.

Les dispositions sont prises relativement à la réception des escadres allemande et française par la marine russe. Trois vaisseaux amiraux russes se trouveront dans la rade de Cronstadt : le croiseur de première classe *Rossia*, monté par le vice-amiral Tyrtow, commandant de l'escadre d'évolutions de la mer Baltique ; le cuirassé d'escadre *Pierre le Grand* qui portera le contre-amiral Nazimow, et un des cuirassés nouvellement lancés, qui aura à son bord le contre-amiral Messer. En outre, il y aura à Cronstadt, pour saluer les escadres étrangères, deux cuirassés gardes-côtes *Amiral-Ouschakow* et *Amiral-Séniavine*, deux croiseurs *Duc-d'Edimbourg* et *Asie*, et un navire-école, *Verny*, représentant l'escadrille du corps des cadets.

***

A cause de la proximité des deux visites impériale et présidentielle, auxquelles devront assister toutes les sommités officielles et auxquelles tiennent également à s'associer les principaux représentants de la haute société pétersbourgeoise, très peu des uns et des autres se sont rendus, comme à l'ordinaire, à l'étranger ou en villégiature dans leurs propriétés ; tout au plus quelques-uns se sont-ils permis une courte excursion à l'Exposition de Stockholm. Comme il faut pourtant occuper son temps, le grand monde s'est mis à organiser cet été, dans les villas des îles de la Néva et autres campagnes voisines, toute une série d'agréables réunions, qui, commençant le plus souvent en plein jour par des parties de lawn-tennis, continuant par des dîners et se terminant par une sauterie, ont beaucoup de succès. Citons, entre autres, celles données par les princesses Schakhovskoy, Mestchersky, la comtesse Tolstoy, la baronne Stackelberg, par Mmes Davydow (qui a eu une remarquable soirée artistique), Paschkow, Ignatiew, Demidow, Vassiltchikow, Goutcharow, Lazarew, Yermolow (soirée musicale), le charmant bal champêtre de la comtesse Orlow-Denissow.

A noter aussi deux brillants mariages mondains : celui de la princesse Séraphine Soltykow, demoiselle d'honneur de l'Impératrice régnante et de l'Impératrice douairière, avec le prince Anatole Liewen, cornette au régiment des chevaliers-gardes, et celui du baron F. Wolff avec la comtesse A. Zoubow. Une assistance des plus *select* était présente à ces deux mariages.

P.-S.—Dernier détail d'actualité : c'est le capitaine Litvinow et l'enseigne de vaisseau Dornovo qui seront attachés à la personne de l'amiral Gervais pendant son séjour en Russie. Quant au Président Faure, on sait déjà sans doute qu'on a décidé d'attacher à sa personne, outre le général de Freedericksz, le général Bilderling, adjoint du chef de l'état-major général.

UNE OPINION ALLEMANDE

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit, en tête du journal, que les relations entre l'Allemagne et la Russie sont aussi cordiales aujourd'hui que lors de l'entrevue de Breslau. Et elle ajoute : "Les bon rapports entre les deux pays reposent avant tout sur la parenté de leurs souverains et sur les sentiments qui les animent, et qui sont pour l'avenir un gage d'espoir. Point n'est besoin de ces exaltations de politique sentimentale.

" Ce que nous voulons conserver et dévolopper, sous les auspices de la loyauté monarchique, ce sont les rapports de bons voisinage entre les deux peuples qui s'estiment accomplissant paisiblement, de côte à côte leur besogne civilisatrice. "

La *Gazette de Cologne* combat les affirmations du *Morning Post* sur une avance éventuelle entre l'Allemagne, la France et la Russie. " La Russie, dit la feuille officieuse, n'a aucun intérêt à réconcilier la France et l'Allemagne, et le Tsar n'a aucun penchant à jouer le rôle de médiateur. Elle conclut :

" La visite de l'Empereur allemand ne ressemblera pas, sans doute, au voyage triomphal que M. Félix Faure va entreprendre. Toutefois, les entretiens tranquilles et de bons voisins que les Empereurs et les ministres ont eus ensemble ne peuvent qu'améliorer les relations dont le fondement est un respect réciproque."

C'est froid. Les correspondants allemands annoncent, de Pétersbourg, que les trains spéciaux ont amenés dans la capitale une grande quantité d'Allemands de la Finlande pour réchauffer l'enthousiasme.

UNE FAMILLE DE SOUVERAINS.

M. le comte L. de Norvins, qui vient d'assister aux récents événements de la Grèce, en les suivant sur le théâtre même des opérations militaires, publie dans la *Revue des Revues* des pages charmantes sur la famille des souverains grècs. Cette étude très captivante est accompagnée des dessins originaux de l'auteur.

Avec une sympateie méritée à tous égards par la dynastie danoise qui règne actuellement sur les Hellènes, le spirituel écrivain raconte la vie à la cour d'Athènes et trace le portrait du roi George et de sa famille.

A signaler tout particulièrement les lignes enthousiastes consacrées à la reine Olga, si bonne et si charitable. Avant elle, il n'y avait pas d'Assistance publique en Grèce. C'est à la Reine que l'on doit l'école des infirmières et le premier hôpital fondé à Athènes, l'*Evangelismos*.

Glanons, au cours de cet intéressant travail, une anecdote ravissante en sa simplicité :

Au moment de l'arrivée de la reine Olga à Athènes, la cour royale, dans l'acception généralement attribuée à ces termes, n'existait pas encore. Il n'y avait de grandes dames aristocratiques à Athènes que les femmes des ambassadeurs. Les réceptions du palais étaient, pour ainsi dire, tout ouvertes. Les modestes bourgeois y avaient accès avec leurs familles aussi bien que les riches marchands. Les présentations avaient lieu sans apparat.

A la première fête donnée par les souverains, ce fut la Reine qui reçut les invités, faisant en quelque sorte, avec une cordialité toute simple, les honneurs de sa maison. L'impression qu'elle produisait fut très vive. La cérémonie touchait à sa fin quand elle entendit dans la pièce voisine les pas du Roi. Elle salua dignement les assistants et se retira. Mais, oubliant que les deux pièces n'étaient séparées que par une glace sans tain, elle ramassa, en la rejetant sur son bras, la longue traîne de sa robe, courut au-devant de son mari, et lui demanda naïvement si elle avait fait bon effet. Elle ne songeait pas que tout le monde la voyait, que tous les yeux malicieux étaient fixés sur la Reine. Cependant elle s'en aperçut au bout d'un moment, rougit... et ne se fâcha point. Il n'en fallut pas davantage pour la rendre populaire.

LE ROI DE SIAM.

Voici quelques détails intéressants sur S. M. Chulalongkorn, le roi de Siam, dont l'*Abeille* a publié le portrait et la biographie dans un de ses récents numéros :

Chulalongkorn a des centaines de femmes et plus de cent enfants ; cette famille forme avec ses parents, ses domestiques et ses esclaves une colonie de plusieurs milliers d'individus parmi lesquels aucun homme n'a le droit de circuler. Au milieu de cette armée de femmes, il y en a actuellement deux qui portent le titre de reines. Elles sont toutes deux demi-sœurs de leur auguste mari, comme l'était aussi l'ancienne Reine, morte noyée il y a dix ou douze ans.

Les deux Reines ont au palais une autorité presque suprême qu'elles partagent avec leurs pères, le prince Dewawongsée (ministre des affaires étrangères) et le prince Savasti (ministre de la justice). La première Reine actuelle, mère du prince royal, a su, dit-on, amasser une fortune considérable dont le Roi lui laisse l'administration. Chaque femme du sérail se couvre de bijoux. L'argent ne compte pas au Siam quand il s'agit des dépenses royales. Un séjour au palais d'été à Bang-Pain entraîne des dépenses fabuleuses : le sérail et les fêtes ruinent le trésor.

Le roi est, du reste, tout à fait ignorant de la déplorable situation financière de son pays. Quand il sort, tout est préparé pour le tromper : les rues sont nettoyées, les façades délabrées des maisons sont blanchies à la chaux, les armes des soldats sont soigneusement déroulées ! Le Siam est le pays des abus, le peuple accablé d'impôts, misérable, paresseux, est exploité par les fonctionnaires qui se voient à leur tour pressurés par la maison royale, laquelle accapare peu à peu la fortune publique.

Le legs de lady Wallace.

Il est regardé comme un fait accompli, à Londres, que les riches collections léguées à la nation par lady Wallace, selon le vœu de la testatrice, resteront dans l'hôtel occupé par sir Richard Wallace, à Hertford house, à Manchester square. Le gouvernement vient de déposer au Parlement une demande d'un vote de la somme de 80,000 livres sterling—soit 2 millions de francs—destinée à l'achat de l'immeuble appartenant à lord Portmann. Dans le but d'approprier cette résidence qui n'appartenait à sir Richard Wallace qu'aux conditions d'un bail amphitéotique, à un musée national ouvert au public et remplissant les conditions indispensables à un classement définitif, il a été constitué un comité de *trustees* nommés par le Trésor, composé des personnalités suivantes : le comte de Rosebery, sir Edwatd, B. Malet, sir John Stirling Maxwell, membre du Parlement, le major général, sir Arthur Ellis, aide de camp de S. A. R. le prince de Galles, M. A.-B. Freeman Mitford, M. Alfred C. de Rothschild et M. John Murray Scott, désigné comme tel par le testament de lady Wallace.

Le choix du conservateur s'est porté sur M. Claude Philipps, critique d'art, correspondant de la *Gazette des beaux-arts*. L'impossibilité de la cession définitive de la propriété de lord Portmann à l'Etat, par suite des conditions spéciales aux lois qui régissent le pays, a été résolue par un contrat de bail de près de dix siècles.

MEDECINE NOUVELLE.

Le *Moniteur des Expositions* de Paris annonce une découverte médicale qui sera le clou de la section d'hygiène à l'Exposition de 1900.

La zoothérapie n'est pas, comme on pourrait croire, la science de soigner les animaux ; c'est l'art de se guérir à leurs dépens.

Elle repose sur ce principe qu'un corps sain communique à un être malade sa vitalité. Les zoothérapeutes en citent de nombreuses applications.

En 1887, un clerc d'avoué de Chambéry souffrait de rhumatismes ; il fit coucher en travers de son lit un griffon de trois ans ; le griffon prit les rhumatismes ; il mourut et son maître recouvra la santé.

Un ecclésiastique, " nerveux et bilieux, ruiné par une fièvre aiguë ", gisait sans couleur et sans voix ; un chat, qui partageait sa couche, rétablit, par sa bienfaisante chaleur, la transpiration de son maître, l'ecclésiastique demeura bilieux, mais la fièvre disparut ; plus heureux que le griffon, l'angora ne ressentit aucun mal.

Une dame de Lausanne se débarasse de ses migraines en appliquant sur son front brûlant le corps de son chien favori ; incommode mais infaillible compresse.

Le docteur Bonnejoye, de Charen-Vexin, s'est délivré d'une douleur à l'épaule en y faisant séjourner un corbeau.

Ainsi, les animaux les plus divers se prêtent également bien à la nouvelle méthode que préconise un savant florentin, M. Terapi.

Cette Terapitique avait été entrevue par les Anciens. On connaît leurs remèdes pour le psittacisme, ou intempérance de langue : *Bos in lingua*, "mets un bœuf sur ta langue" remède d'application peu aisée, semble-t il, mais évidemment efficace.

La glace à travers les âges....

Le besoin de boire frais fut toujours une préoccupation sérieuse, puisque les anciens connaissaient déjà le moyen de conserver la glace pendant les chaleurs ; la Ville Eternelle avait des magasins de neige, et Sénèque nous apprend que cette neige conservée dans la paille perdait son goût et se dénaturait.

En 1701, Louis XIV donnait à Louis de Beaumont un brevet pour la vente de la neige et de la glace par tout le royaume au taux de dix-huit deniers la livre.

Sous la Régence, ce prix avait fort augmenté, lorsqu'un sieur Bonnefond obtint, par arrêt du conseil en date du 20 mai 1719, le privilège de la vente de la glace et de la neige du Mont-Dore au prix de huit sols la livre.

Vers la fin du règne de Louis XV, la concession de la fourniture de la glace pour la ville de Paris fut accordée pour trente années, moyenant 40,000 livres données aux Quinze-Vingts et une rente annuelle de 18,000 livres.

Tudor, de Boston, entreprit le commerce de la glace d'Amérique, en 1802. Plus tard, les inventeurs cherchèrent les moyens de créer la glace artificielle, les découvertes se succédèrent et la science créa les appareils merveilleux qui permettent de boire frais par A plus B.

Une réponse inattendue.

"On dit que vous êtes un pauvre ignorant !" disait quelqu'un au curé d'Ars pour s'excuser de ne point venir à ses prônes. "Venez quand même, répondait le saint prêtre, *je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez.*

MOTS DE LA FIN.

A la sortie de l'église. Le petit Jean montrant le suisse :

—Maman, il n'a donc qu'un seul soldat, le bon Dieu ?

Dialogues d'aujourd'hui :

— Susceptible, moi ! Mais sachez que je suis le premier à rire de mes propres bévues...

— Quelle vie joyeuse vous devez mener !

Entendu hier :

— Et ton fils, qu'en fais-tu ?

— Il termine son apprentissage ; son patron est très content de lui ; il me disait hier : " Il est tellement appliqué que dès qu'il fait un mouvement, il ne bouge pas ! "

— ....?

— Oui, il est apprenti horloger.

La comtesse, en humeur de raillerie :

—Avouez, monsieur Boireau, qu'avec votre physique avantageux et vos manières distinguées, vous avez dû faire des ravages dans bien des cœurs....

Boireau, modestement :

—J'en conviens, comtesse, j'en conviens.... Mais avant d'en être aux mille et trois de don Juan, j'ai encore de la marge !

X....sur-Z....est une station d'été très fréquentée, dont le jeu n'est pas une des moindres attractions.

Quelqu'un demande au petit vicomte — un habitué — s'il est vrai que les eaux aient la vertu de faire maigrir.

—Je crois bien ! répondit-il. Tel que vous me voyez, j'en reviens avec quinze mille et quelques livres de moins....Quinze mille en espèce, le reste en poids !

---

tur gendre une couronne princière ou ducale.

Très gâtée par son père Diane savait qu'il n'aurait pas le courage de la contrarier.

Mais elle appréhendait de la part de sa mère une lutte assez pénible à soutenir.

—Mes chers parents, leur dit-elle au lendemain de ce jour où elle avait reçu l'aveu de Gaston, j'ai à vous parler. Je vous prie d'être assez bons pour vouloir m'écouter.

— Mon Dieu quel langage solennel ! que se passe-t-il donc ? demanda la baronne d'un ton aigre-doux.

Depuis que Diane avait refusé le duc de la Rochemartel, elle lui tenait rigueur.

— Tu veux nous parler, mignonne ? fit le baron avec bonhomie. C'est bien, allons à la bibliothèque.

Cette bibliothèque était une des pièces les plus luxueusement meublées du luxueux hôtel de Saint-Albin : fenêtres ogivales, ornées de vitraux façon Renaissance ; statues d'hommes illustres taillées dans le marbre ; et, sur des socles de porphyre, bustes de philosophes, de poètes et de savants. De superbes boiseries d'un flamboyant gothique s'étalaient au long de la muraille, et dans ses rayons faisaient chatoyer les plus riches reliures.

Dix mille volumes pour le moins. Seulement, si quelque amateur de lettres se fût avisé de vouloir tirer à lui l'un de ces livres aux fers magnifiques, il n'aurait pu y parvenir.

La splendide et richissime bibliothèque ne contenait que des dos de livres et pas un volume.

C'est là, dans cette pièce, qu'avaient lieu d'ordinaire les réunions solennelles de la famille.

—Mon père et vous, ma chère mère, fit Diane d'une voix qui tremblait, vous avez toujours été pour moi si bons et si tendres, vous avez empli de tant de bonheur ma vie entière que vous aviez le droit d'exiger de moi plus de reconnaissance, plus de soumission filiale que je n'en ai témoignées.

Ah ! je rougis en pensant combien j'ai dû parfois, vous paraître ingrate et capricieuse, peut-être même dépourvue de cœur !

—Non, pas ingrate. Un peu capricieuse seulement, fit le baron, mais je n'ai jamais douté de ton cœur.

Quant à Mme de Saint-Albin, elle leva les yeux au ciel et poussa un douloureux soupir.

—Merci ! mon cher, mon bon père, répondit Diane avec effusion.

Elle fit une pause. Puis, presque avec emportement :

—Oui ! je sais, le bonheur de votre enfant est pour vous rendre heureux ! s'écria-t-elle, et si aujourd'hui elle vient vous supplier de consacrer ce bonheur par votre acquiescement, repousserez-vous sa demande ?

M. et Mme de Saint-Albin la regardèrent avec inquiétude.

— Un homme que j'aime, reprit Diane, que j'adore de toutes les forces de mon âme, m'a parlé de son amour et je l'ai écouté.

— Ainsi donc, fit le banquier, il s'agit d'un mariage ?

Et quel est l'heureux mortel qui a su conquérir ton cœur ?

— C'est un gentilhomme d'une haute naissance, qui brille de tout le prestige du talent et de tout l'éclat d'une double célébrité.

— Et il s'appelle ? demanda anxieusement le baron.

— M. le marquis Gaston de Lachesnaye.

— J'en étais sûre ! s'exclama, toute rouge de colère, Mme de Saint-Albin ; la petite sotte !

Elle refuse parti sur partis des princes russes, des milords anglais, des grands d'Espagne, le duc de la Rochemartel, et voilà qu'elle s'amourache d'un coureur de dot !

— Ma chère Eulalie, un peu de calme, fit son mari.

— Non, non, fit la baronne, je veux parler, je parlerai !

Comment, avec tous ses millions, pouvant être duchesse, ma fille, après avoir refusé et désespéré un duc, épouserait un obscur gentillâtre, presque sans sou ni maille ?

Non, et je dis non ! Jamais !

—Le désespoir du duc de la Rochemartel, fit tranquillement Dian n'a pas été un mal bien grave, ni incurable. Il est actuellement en train de courtiser la milliardaire miss Saltmeat, fille d'un boucher de Chicago.

—Ce n'est pas vrai ! interrompit rageusement la baronne, ou bien il fait semblant de lui faire la cour pour piquer ta jalousie.

—Piquer ma jalousie ! Sans être accusée de vanité, il me serait difficile d'envier cette Américaine rousse et contrefaite, qui ne sait s'exprimer correctement en aucun langage, même en le sien.

Mais laissons cela. Mon père, vous qui êtes équitable, vous voudrez bien m'écouter, n'est-ce pas ?

J'aime M. de Lacheanaye ; et je l'épouse, je serai une honnête femme, une femme de devoir.

Tandis qu'en devenant l'épouse d'un homme que je méprise.

Ah ! le malheureux, il serait à plaindre !

Elle accentua sa phrase d'un geste de gamin prrisien qui en dirait plus long que ses paroles,

Mme de Saint-Albin en fut suffoquée, tandis que son mari ne put s'empêcher de rire.

Il paraissait hésiter.

C'était un homme intègre, droit, loyal dans toute l'acception du mot ; mais il avait une grande faiblesse.

Il aimait les sonorités des titres nobiliaires.

Son plus grand plaisir eût été de pouvoir dire : " mon gendre, le duc " ou " ma fille, la princesse."

Il lui en coûtait d'avoir à renoncer à ce beau rêve.

Pourtant les paroles de Diane n'étaient pas sans l'émouvoir.

Elle s'en aperçut et reprit avec feu :

— Si pour vous faire plaisir je devenais duchesse de la Rochemartel, savez-vous ce qu'il adviendrait ? En peu de temps, cette belle fortune, que vous avez par le travail de toute une vie patiemment amassée, se dissiperait et se fondrait à vue d'œil pour satisfaire les vices d'un viveur. Le duc de la Rochemartel est joueur, débauché, sans principes.

Il a déjà mangé son patrimoine familial et vit d'expédients. A peine âgé de trente ans, il est plus usé, plus vieux que vous, mon père, qui en avez cinquante.

Il est goutteux, anémié, déjà chauve.

Quelle différence avec Gaston de Lachesnaye ! Regardez, malgré les tentations et les mauvais exemple qui l'environnent, comme il est sage et rangé !

Comme il dédaigne les vulgaires plaisirs des oisifs !

Ainsi que vous, il aime le travail, et cultivant son génie il saura bien ajouter une auréole nouvelle aux gloire de son nom !

Regardez aussi de quel respect filial et chevaleresque il entoure sa mère, comme il la vénère et la chérit ! Avec quelle déférence il écoute ses conseils et s'efforce de les suivre.

Quelles garanties de bonheur pour une femme qu'un pareil mari ! Songez ce qu'il serait pour vous si vous le vouliez pour gendre.

Vous trouveriez en lui un enfant de plus, non un intru qui chercherait à vous ravir le cœur de votre fille !

Le duc de la Rochemartel, lorsque vous lui parlez, affecte de vous traiter du haut de sa grandeur.

Il prend des airs dédaigneux et protecteurs.

Que dis-je ! je l'ai un jour entendu déclarer qu'une fois marié il ne permettrait pas à sa femme de conserver d'intimes relations avec ses parents !

Voudriez-vous que je devienne l'épouse d'un homme qui rougirait de mon père et de ma mère ?

Diane s'était animée en parlant. L'émotion faisait scintiller ses yeux, allumait une flamme sur ses joues.

Entraîné par son éloquence M. de Saint-Albin commençait à être ébranlé.

—Elle a raison, cette enfant dit il tout à coup en se tournant vers sa femme.

—Mon Dieu, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai aucun grief personnel contre ce jeune, très jeune M. de Lachesnaye.

C'est un gentil garçon et qui marque aussi bien qu'un autre. Oui, mais simple marquis.

Autant vaudrait donner ta fille à un baron tel que toi, Hector.

M. de Saint-Albin fit la grimace.

—Un baron tel que moi, grogna-t-il, on n'en fabrique pas à la grosse !

—Oui, mais il n'en pousse pas de la cuisse de Jupiter, riposta l'irascible Eulalie.

M. de Saint-Albin haussa les épaules et ne répondit rien.

Diane cependant s'était approchée de sa mère, et lui entourant le cou de ses bras :

—Chère maman, fit-elle d'une voix câline, ta fille sera simple marquise, mais elle saura justifier tes ambitions, réaliser tes espérances.

Tout le monde s'accorda à dire que Gaston est appelé à un grand, à un brillant avenir.

On lui promet de l'avancement au ministère.

Un jour il sera ambassadeur de France à l'étranger.

—Ah !.... est-ce qu'alors on lui conférera un titre ? demanda la baronne.

—Non, mais qu'importe ? Il aura une haute et enviable position.

Pense comme tu seras contente d'avoir pour fille une ambassadrice !

A continuer.

Les Maux de Tête, la Constipation, les Hemorrhoïdes sont radicalement guéris par l'emploi judicieux des Pilules d'Ayer.